

ble de sacrifice. Or, vous ne vous figurez pas ce qu'il y a de foi et d'amour, et par conséquent d'énergie, dans ce cœur de vierge. Oui, je voudrais qu'elle fût là ; elle serait la première à nous exciter au martyre. Peut-être son exemple toucherait-il cette multitude d'apostats.

— Laissons ces soucis au Seigneur. Je voudrais, moi, que mon bon père Hermann fût près de nous, pour nous donner l'absolution suprême. Nous y suppléerons, Raoul, autant qu'il sera en nous. Veuillez, s'il vous plaît, prononcer, au nom du ciel, ces paroles consolantes sur la tête d'un vieux pécheur, qui se repent amèrement d'avoir offensé Dieu.

Cela dit, le Teuton s'agenouille et reçoit, mains jointes et tête baissée, l'absolution de son ami. Nous rappellerons au lecteur que l'usage existait, au moyen âge, de suppléer ainsi à l'absence du prêtre ; naïve et touchante expression de la foi qui remplissait les âmes. Raoul, à son tour, s'inclina devant son guide et entendit aussi, d'un cœur contrit et humilié, les paroles sacramentelles sortir de la bouche du vieux soldat. Celui-ci ne put s'empêcher de verser une larme d'attendrissement, en voyant cette belle tête d'adolescent se baisser sous sa main : semblable à une jeune fleur que la faux menace, au moment où elle va étaler toutes ses grâces et donner tout son parfum.

Mais, pendant qu'ils se recueillaient ainsi en présence de la mort, un léger bruit attira leur attention ; et ils virent, à l'entrée de leur tente, un Sarrasin debout, immobile, comme s'il eût craint de troubler, par une apparition intempestive, leur pieuse occupation. Raoul n'eut pas de peine à reconnaître, dans ce personnage, celui des juges dont nous parlions tout à l'heure. Dégageant sa figure des longs plis de son cachemire, il s'avança enfin vers Raoul et lui dit :

— Allah est grand, fils d'Occident, et Mahomet est son prophète. Que la lumière du Tout-Puissant frappe tes yeux, et que sa voix ne soit pas perdue pour tes oreilles ! Reconnais-tu cette arme ?

— Oui, Gibor-ben-Salem. Elle fut un gage d'amitié entre toi et moi. Cette circonstance est déjà loin ; mais je vois que tu n'en a pas encore perdu le souvenir.

— La loi du Prophète maudit les ingrats. Le mauvais cœur est comme le sable du désert, où le vent efface l'empreinte des pas. Gibor-ben-Salem se souvient volontiers du bien qu'on lui a fait.

— Tu me l'as payé déjà, ce me semble. N'est-ce pas ta voix que j'ai entendue sous les voûtes de la caverne de Laodicée ? N'est-ce pas à toi que, mon compagnon et moi, nous avons dû notre délivrance ? Ou je me trompe fort, ou il en est ainsi.

Le jeune musulman baissa la tête, et fut un moment sans répondre.

— Le cœur qu'Allah préfère est celui qui oublie le service qu'il rend, et se souvient toujours de celui qu'il reçoit. Ta vie est encore entre mes mains.

— Je le crois volontiers ; mais je sais ce que tu en vas faire : tu m'as jugé digne de mort.

Un léger froncement de sourcils indiqua que ce souvenir était désagréable au fils de Mahomet.

— La loi du Prophète est inflexible, reprit-il ; mais le cœur de l'homme peut être indulgent. Allah n'agrée pas toujours les sacrifices du sang humain. Je puis te donner la vie.

— Sans doute : Gibor-ben-Salem est puissant. Mais je sais à quelle condition il pourrait me sauver de la mort ; et, cette condition, je ne puis l'accomplir.

— Allah seul sonde les cœurs, répondit le jeune Arabe, en fixant sur Raoul ses yeux noirs et étincelants. Tu ne peux, sans témérité usurper une fonction qui n'appartient qu'à lui.

— Je laisse à Dieu le soin de lire dans les consciences, et je me contente de juger l'homme par ses actes. Mon arrêt de mort est sorti tout à l'heure de ta bouche ; je sais à quelle condition il deviendrait un arrêt de vie. Mais, encore une fois, cette condition je n'en veux point.

— Ta vie est entre mes mains, répéta l'Arabe, en frappant du pied la terre avec colère. Prends garde que ta témérité ne te jette de nouveau dans les filets de la mort. Reconnais-tu cette arme ?

— Je la reconnais. Celle que tu m'avais remise en échange m'a été enlevée par les tiens.

— Pose ta main sur cette épée.

Raoul obéit.

— Maintenant, tu es libre. Ta vie t'appartient, et malheur à qui oserait attenter à tes jours, avant que tu n'aies franchi les limites de ces terres !

— Je te remercie, Gibor. Je n'élève pas le moindre doute sur ta parole. Mais ce guerrier, le comprends-tu dans ta générosité ?

— Je ne lui dois rien. Il n'a jamais sauvé un fils du Prophète, et il en a immolé plus d'un. Il n'a d'autre droit que celui de périr pour l'honneur de Mahomet. Son supplice est décidé.

— En ce cas, souffre que je ne profite pas de la concession que tu me fais. Je te remercie de ta bonté, Gibor ; mais je ne l'accepte point.

— A tort, mon fils, dit vivement Cuthbert ; oui, à tort, grandement à tort. Vivez, croyez-moi, et laissez votre vieux compagnon mourir. Ma carrière est finie. A soixante-dix ans, on peut poser les armes. Combien n'arrivent pas à cet âge ? Ne m'enviez pas l'honneur de mourir pour Jésus-Christ ; peut-être l'occasion ne se représentera-t-elle plus aussi belle.

— Je ne vous défends pas de mourir, Cuthbert ; mais je veux mourir avec vous. M'ôterez-vous cette satisfaction ? Nous vivrons ou nous mourrons ensemble.

Le jeune Arabe avait réfléchi un moment, et venait de sortir. Tout à coup les prisonniers virent poindre l'odieuse figure de celui que nous avons nommé l'apostat. Une joie cruelle illuminait ses yeux, qu'il promena dans tous les coins de la tente, mais sans oser les arrêter sur ceux des prisonniers : craignant peut-être d'y lire l'expression d'un généreux courroux.

— L'occasion est favorable, dit-il, d'un ton patelin. Ce serait le cas aujourd'hui de racheter votre vie, et même quelque chose de mieux. N'allez pas croire que Mahomet traite tous ses fils de la même façon : il en est qu'il élève, il en est qu'il abaisse. Gibor n'est